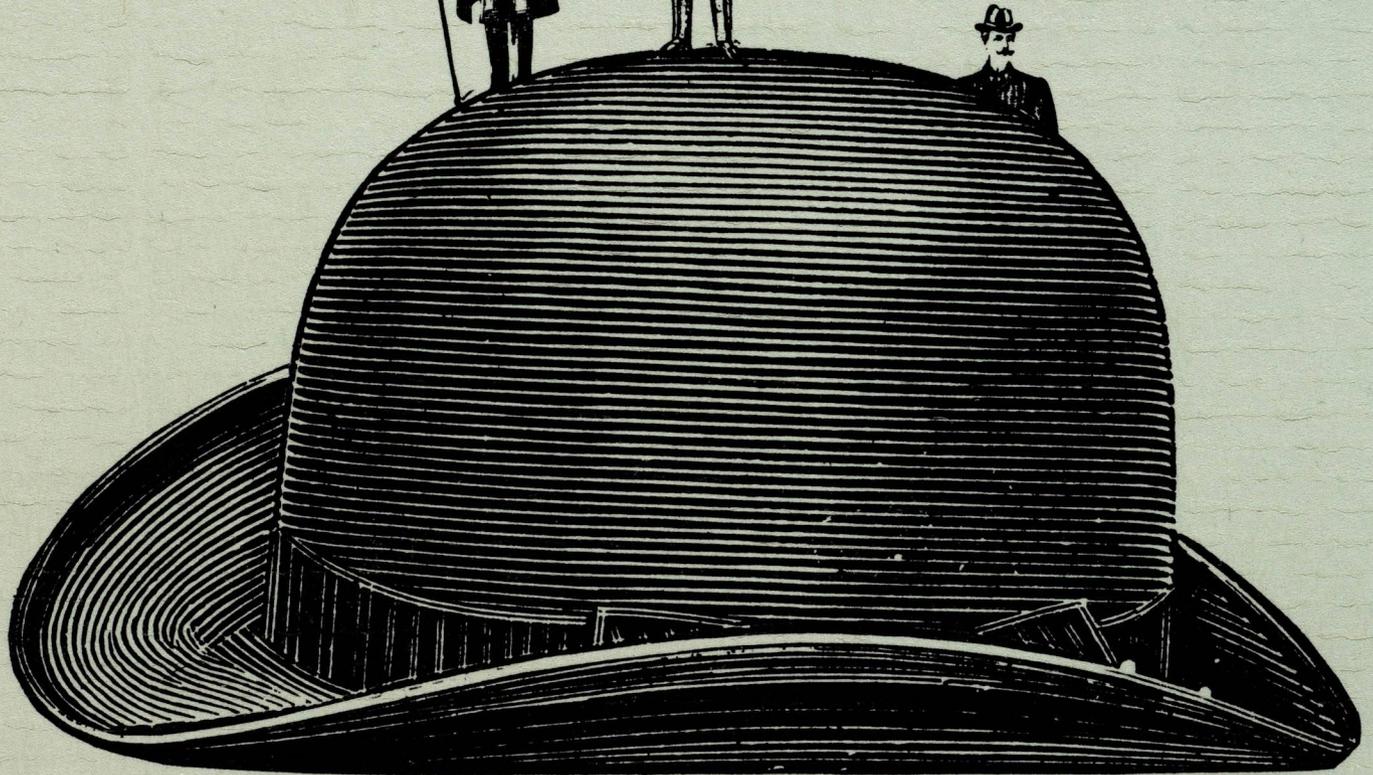


Fernand Dumont

Achille Chavée



André Lorent



*Les Mystères
du Drapeau Blanc*

Roman

Les Mystères du Drapeau Blanc

AU DRAPEAU BLANC

A. Chavée, F. Dumont, A. Lorent,

Les Mystères
Au Drapeau
du
Drapeau Blanc



Le Daily-Bul

AU DRAPÉAU BLANC

Au Drapeau
Blanc

A row of four small, rectangular printed items, likely coupons or advertisements, displayed in a row within the window. The text on these items is illegible due to the image's resolution and orientation.

A. Chavée, F. Dumont, A. Lorent,

**Les Mystères
du
Drapeau Blanc**

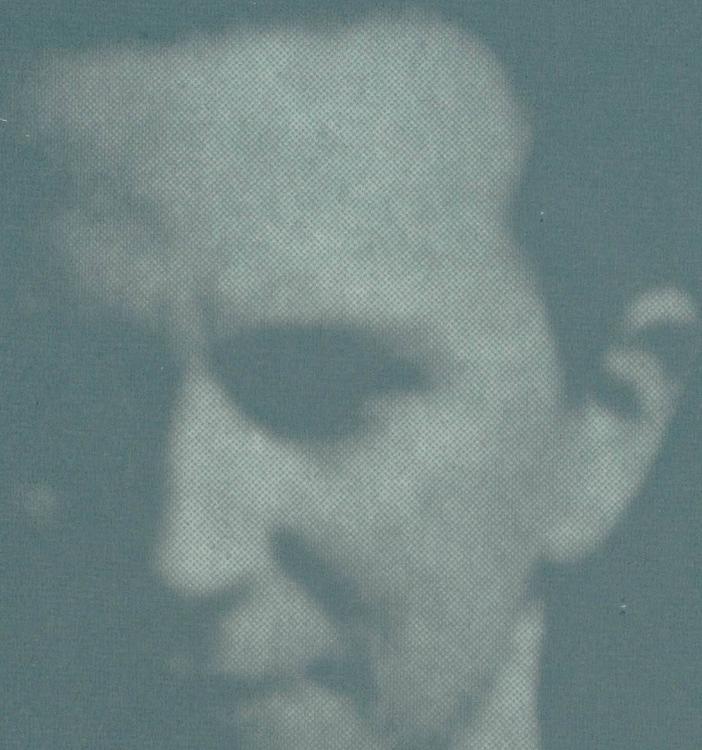
Le Daily-Bul

Avertissement

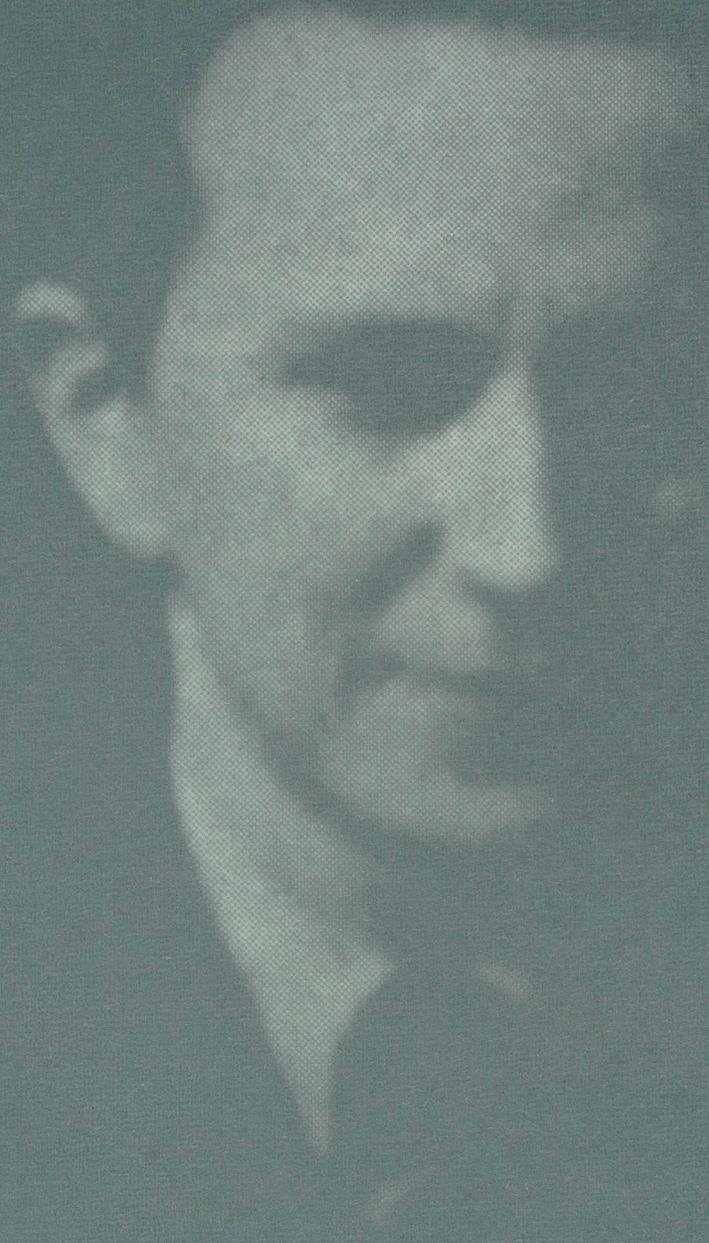
Le texte qui vous est offert dans ce petit volume est le résultat d'une collaboration assez libre entre Chavée, Dumont et Lorent, décidés en l'an 1936 à réaliser ainsi une œuvre collective sans autre moyen que le déchaînement d'imaginaires qui, à cette époque, se laissaient volontiers guider par les obsessions les plus inattendues.

Comme il n'est pas nécessaire de conclure un récit à ce point biscornu, les auteurs ont laissé aux lecteurs obstinés licence de le continuer.

André Lorent.



J'habitais depuis quelques jours la rue des flics déguisés en curés lorsqu'un matin, en ouvrant la fenêtre pour consulter les nuages sur les possibilités de la journée, j'aperçus dans la rue, posé à même le sol, d'une manière qui ne laissait aucun doute sur la nature de ses intentions, un énorme chapeau boule d'infanterie entièrement recouvert de papillons. Et quand je dis énorme, je suis loin d'exagérer. Que l'on imagine en effet un solide analogue à ces ballons à demi gonflés que l'on peut voir

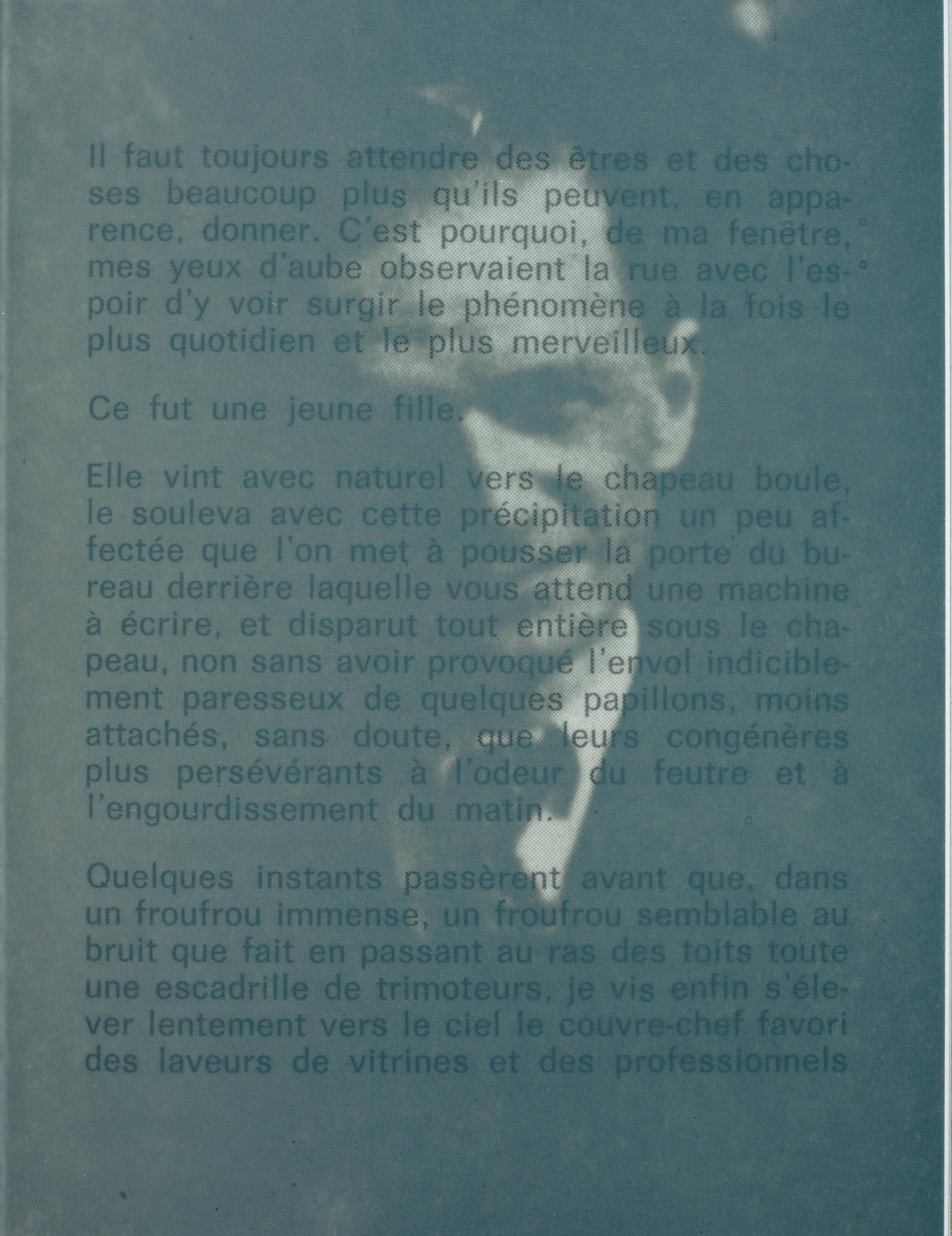


J'habitais depuis quelques jours la rue des flics déguisés en curés lorsqu'un matin, en ouvrant la fenêtre pour consulter les nuages sur les possibilités de la journée, j'aperçus dans la rue, posé à même le sol, d'une manière qui ne laissait aucun doute sur la nature de ses intentions, un énorme chapeau boule d'infanterie entièrement recouvert de papillons. Et quand je dis énorme, je suis loin d'exagérer. Que l'on imagine en effet un solide analogue à ces ballons à demi gonflés que l'on peut voir

sur les places publiques certains soirs de fête, à l'heure mélancolique et tiède où la belle jeune fille inconnue assise à la terrasse voisine se dirige avec ses parents vers l'arrêt du tramway suburbain avant d'avoir eu l'occasion d'organiser un rendez-vous secret. Mais il ne s'agissait ni d'un ballon, ni d'une jeune fille, ni d'un jour de fête. Il s'agissait d'un chapeau boule, probablement de feutre noir, que l'on distinguait mal à travers les papillons. Chose étrange, la circulation du matin, déjà très dense, ne paraissait nullement déroutée par la présence de ce chapeau, et elle le contournait comme un rond-point avec cette grâce particulière qui n'appartient qu'à l'habitude.

(Fernand Dumont)

.
.

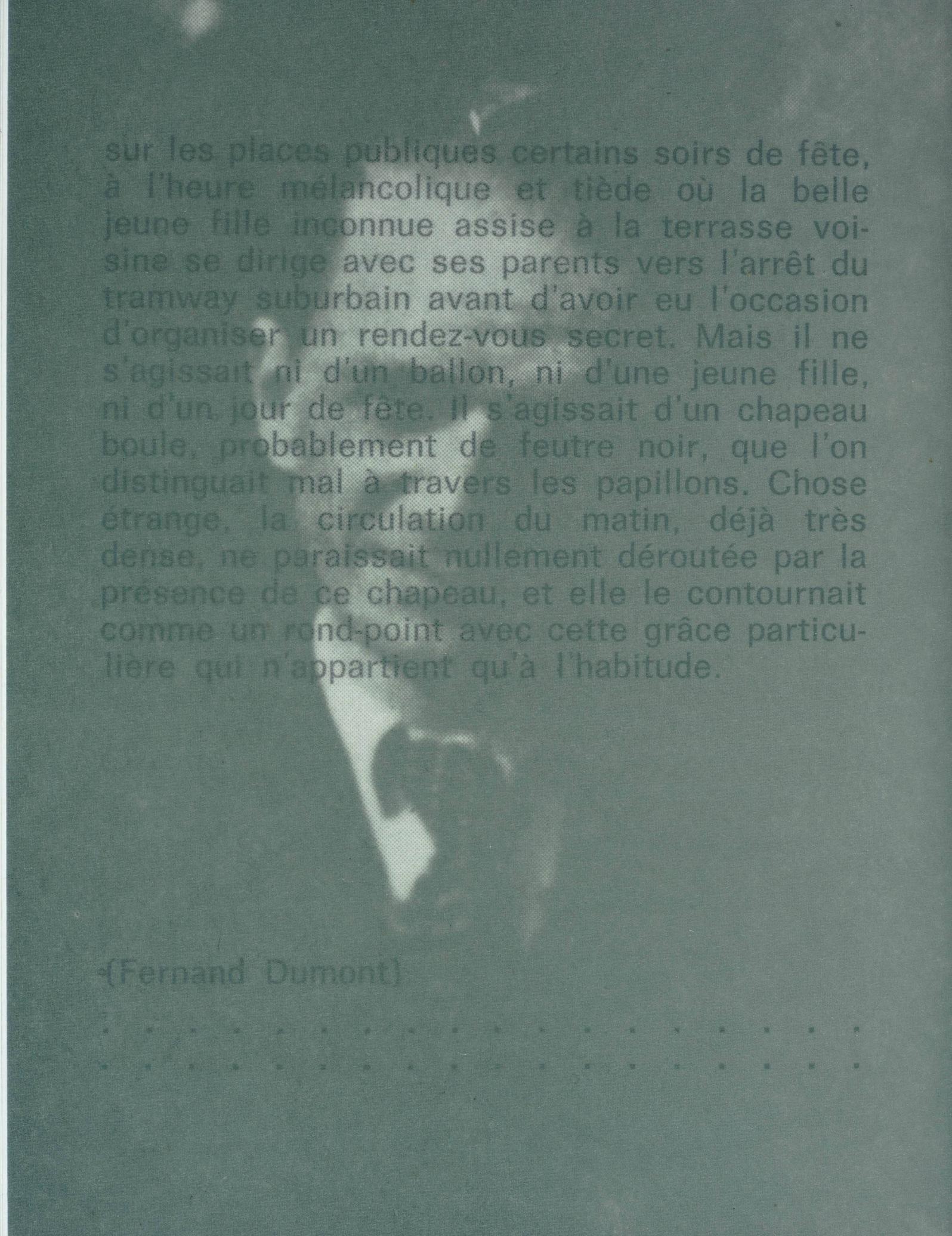


Il faut toujours attendre des êtres et des choses beaucoup plus qu'ils peuvent, en apparence, donner. C'est pourquoi, de ma fenêtre, mes yeux d'aube observaient la rue avec l'espoir d'y voir surgir le phénomène à la fois le plus quotidien et le plus merveilleux.

Ce fut une jeune fille.

Elle vint avec naturel vers le chapeau boule, le souleva avec cette précipitation un peu affectée que l'on met à pousser la porte du bureau derrière laquelle vous attend une machine à écrire, et disparut tout entière sous le chapeau, non sans avoir provoqué l'envol indiciblement paresseux de quelques papillons, moins attachés, sans doute, que leurs congénères plus persévérants à l'odeur du feutre et à l'engourdissement du matin.

Quelques instants passèrent avant que, dans un froufrou immense, un froufrou semblable au bruit que fait en passant au ras des toits toute une escadrille de trimoteurs, je vis enfin s'élever lentement vers le ciel le couvre-chef favori des laveurs de vitrines et des professionnels



sur les places publiques certains soirs de fête, à l'heure mélancolique et tiède où la belle jeune fille inconnue assise à la terrasse voisine se dirige avec ses parents vers l'arrêt du tramway suburbain avant d'avoir eu l'occasion d'organiser un rendez-vous secret. Mais il ne s'agissait ni d'un ballon, ni d'une jeune fille, ni d'un jour de fête. Il s'agissait d'un chapeau boule, probablement de feutre noir, que l'on distinguait mal à travers les papillons. Chose étrange, la circulation du matin, déjà très dense, ne paraissait nullement déroutée par la présence de ce chapeau, et elle le contournait comme un rond-point avec cette grâce particulière qui n'appartient qu'à l'habitude.

(Fernand Dumont)

.
.

Il faut toujours attendre des êtres et des choses beaucoup plus qu'ils peuvent, en apparence, donner. C'est pourquoi, de ma fenêtre, mes yeux d'aube observaient la rue avec l'espoir d'y voir surgir le phénomène à la fois le plus quotidien et le plus merveilleux.

Ce fut une jeune fille.

Elle vint avec naturel vers le chapeau boule, le souleva avec cette précipitation un peu affectée que l'on met à pousser la porte du bureau derrière laquelle vous attend une machine à écrire, et disparut tout entière sous le chapeau, non sans avoir provoqué l'envol indiciblement paresseux de quelques papillons, moins attachés, sans doute, que leurs congénères plus persévérants à l'odeur du feutre et à l'engourdissement du matin.

Quelques instants passèrent avant que, dans un froufrou immense, un froufrou semblable au bruit que fait en passant au ras des toits toute une escadrille de trimoteurs, je vis enfin s'élever lentement vers le ciel le couvre-chef favori des laveurs de vitrines et des professionnels

de la condoléance.

Il avait découvert sur la voie publique un engin dans lequel je reconnus avec contrariété - il était exactement 7 h. 12 - l'autorail n° 2838 de la « Société Nationale des Chemins de Fer », qui quitte la gare de Mons à 7 h. 14 en direction de La Louvière.

La jeune fille avait pris place sur la dernière banquette du compartiment des troisièmes, contre la cloison qui limite la cabine du mécanicien. De là lui parvenait, très proche et très berceur, le bruit cadencé, sourd et rassurant des Diesel, grâce auquel elle savait, par expérience, qu'il lui serait aisé de voyager dans l'illusion de la solitude. Car c'était une jeune fille qui aimait vivre en compagnie de ses pensées.

Tout à coup, tel un sprinter de grande classe, l'autorail s'arracha du pavé et se lança dans une course folle vers la gare. Il jeta brutalement toutes les voitures de tramway qu'il rencontra contre les façades des maisons endor-

mies, coucha sur le sol trente-deux réverbères à peine éteints, renversa quatre cyclistes, tout un pylone téléphonique, ainsi que quatre policiers, sans compter un inspecteur à chapeau boule, souliers ferrés et moustache menaçante.

A sept heures, treize minutes et vingt-trois secondes, l'autorail n° 2838 alignait le long du quai n° 4 ses six vitrines de « Sécurité », et attendait avec impatience le coup de sifflet du chef de gare.

J'étais, cela va sans dire, tout à fait rassuré. Aussi achetai-je, sans plus tarder, deux douzaines d'indicateurs des chemins de fer que je rangeai sur l'avant-dernière planche de mon meuble-bibliothèque.

D'autant plus qu'on n'avait à déplorer d'autre accident grave que la mort subite survenue dans son bureau à New York (U.S.A.), du directeur général de la Compagnie Internationale des moteurs Diesel, qui ne put résister à l'étonnement que provoqua dans le monde l'exploit fantastique de l'autorail n° 2838.

J'allais oublier le reporter des Actualités Fox-Movietone qui, après avoir été vainement ypérité en Abyssinie, empalé à Shangai, mitraillé par dix-huit nations en discussion ; après avoir échappé en Amérique du Sud à soixante-deux pronunciamientos, et s'être entendu condamner à mort par les nationalistes crêtois, s'en vint, à l'appel de ses maîtres, se faire sectionner en deux parties dans le sens de la longueur, sur la place de la gare d'un chef-lieu de province languissamment endormi dans la torpeur de l'été.

Je rappellerai à titre purement documentaire et afin de ne taire au lecteur aucun des événements qui accompagnent les événements de ce récit, que « Paris-Soir », dans son édition du soir même annonça qu'en prenant connaissance, grâce à la téléphonie sans fil, des événements que nous venons de rapporter, la fiancée du grand lama se noya dans un tonneau de gueuze-lambic. Toutefois, le fait ayant été formellement démenti par le porte-parole de l'Etat-major japonais et n'ayant, de plus, été confirmé ni par l'Agence Domei, ni par le correspondant

du « Times » à Lhassa, il convient de considérer cette nouvelle avec le regard goguenard et quinquagénaire du scepticisme le plus révolu.

Quoi qu'il en soit, l'autorail n° 2838 avait quitté la gare de Mons à 7 h. 14, en direction de La Louvière.

Seule dans le compartiment des troisièmes, Noémie - car c'était elle - pensait à l'ardeur de Lucien. Des wagons débordant de charbon, de vieilles planches, des pâturages, des usines abandonnées passaient dans le paysage.

A Nimy, la portière s'ouvrit et douze hommes vêtus de noir, la poitrine barrée d'une écharpe aux couleurs nationales, jetèrent dans le compartiments six cadavres de chefs de gare, aisément reconnaissables aux sifflets de paille dont on les avait coiffés. Ils portaient sur le dos, grossièrement tracée à la craie, la croix des fonctionnaires assassinés dans l'exercice de leurs fonctions.

Noémie se sentit singulièrement incommodée

par le manque de sang. Elle regrettait la casquette rouge des chefs de gare vivants.

- Cette paille sur la tête, pensa-t-elle, ça fait vraiment trop mannequin pour magasin de nouveautés.

A Obourg, vingt-quatre hommes vêtus de noir et coiffés de chapeaux boules, jetèrent dans le compartiment douze cadavres de chefs de gare.

- Leur premier voyage sera donc le dernier, se dit Noémie.

Elle cherchait en vain une seule goutte de sang.

Elle imagina le corps nu de Lucien étendu dans le foin, sous un soleil qui, tout d'un coup ébloui, s'éteignait. Assise non loin de là sur le timon d'un grand char de bucheron, la mère de Noémie bombardait de tartes à la crème le corps blanc de Lucien.

Noémie se surprenait à rire tout haut lorsqu'on

s'arrêta à Havré-Ville. La portière s'ouvrit et vingt-quatre cadavres de chefs de gare coiffés de sifflets de paille furent violemment précipités dans la voiture.

Pour protester contre l'absence persistante de sang, Noémie entonna la chanson bien connue : Il est cocu le chef de gare.

A Thieu, quatre-vingt-seize hommes vêtus de noir, la poitrine barrée d'une écharpe aux couleurs nationales lancèrent dans le compartiment quarante-huit cadavres de chefs de gare.

- L'arithmétique n'a jamais pu empêcher le bonheur, pensa Noémie. D'ailleurs, je ne compte pas me poudrer avant Bois-du-Luc. Les jeunes filles de Bracquegnies cesseront de se disputer avec leurs mères pour autant que le chef de gare de cette localité n'ait pas encore été coiffé du sifflet de paille, ainsi que les singuliers occupants de ce compartiment. Ma mère est jalouse parce qu'elle s'imagine que je fais l'amour avec Lucien tous les dimanches après-midi. Je voudrais la voir seule dans un com-

partiment de chemin de fer, en compagnie d'un attaché d'ambassade tout nu et jouant de la trompette pour tromper la monotonie du paysage. Et je la défie bien de rester plus de cinq minutes dans la compagnie de quatre-vingt-dix chefs de gare morts et ce, en l'absence de toute tache de sang, sans en perdre l'essence de ses sens.

Le train venait d'entrer en gare de Bracquagnies et Noémie put compter sur le quai cent quatre-vingt-douze messieurs vêtus de noir, la poitrine barrée d'une écharpe aux couleurs nationales, le chef surmonté d'un chapeau boule, qui étaient occupés à charger dans son compartiment les cadavres de quatre-vingt-seize chefs de gare portant sur le dos la croix des fonctionnaires assassinés dans l'exercice de leurs fonctions et sur la tête un sifflet de paille tressée.

Noémie commençait à prévoir les conséquences du retour au pays de ses mères.

- Il me faudra de nouveau feindre la claudica-

tion, se dit-elle, me nourrir de potage au gingembre, me laisser courtiser par des bureaucrates pourris, me montrer affectueuse envers la petite autruche à sa mère, saboter ma jeunesse et celle de mes voisines et prendre les églises pour des cinémas. La vie est ainsi faite de petites choses perpétuellement enceintes. On a beau leur donner en vache des coups de pied dans le ventre, elles n'accouchent jamais. Il n'y a que les souris qui accouchent, paraît-il, de montagnes. Mais on m'a appris à l'école que les souris ne sont pas des choses, mais des animaux nuisibles. Sauf pour les chats qui en usent comme de nourriture ou de jouets, suivant leurs besoins.

Celle de Lucien est-elle plus grosse qu'une souris enceinte ?

Noémie sourit rêveusement à cette évocation.

L'autorail stoppait devant la gare de Bois-du-Luc. Noémie se pencha au-dehors, suivant les conseils d'un avis accroché sous la fenêtre, et cria « Complet ». Un général japonais s'installa

dans le compartiment des secondes et, sans un mot d'explication, se fit hara-kiri avec une lime.

Noémie espéra enfin du sang. Elle enjamba avec aisance le monceau de cadavres, pénétra dans le compartiment des secondes et vit avec déception que les Japonais, tout au moins les généraux, connaissent l'art d'introduire dans leur chair des instruments tranchants sans en laisser filtrer une seule goutte de sang. Elle soupira profondément, se poudra et vit apparaître avec soulagement la gare de La Louvière-Bouvy.

Lucien était sur le quai.

- Etoile, dit-il.
- Cœur, dit-elle.

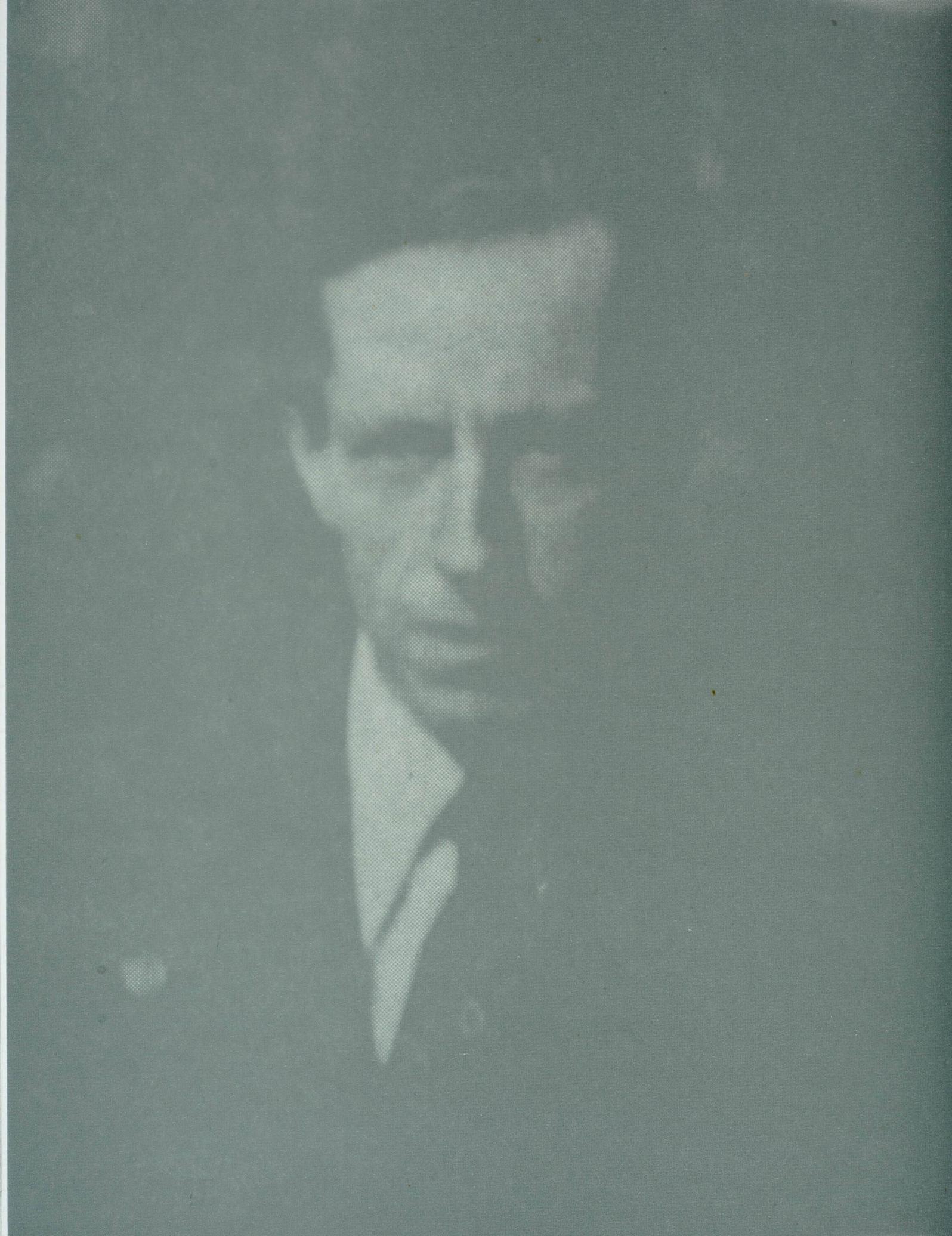
Ils s'étreignirent jusqu'au moment où une longue flamme crépitante et joyeuse sortit du centre de l'autorail qui, en quelques instants, ne fut plus qu'un lac de sang rouge et bouillonnant.

Ils avaient soif. La terrasse du Liégeois était déserte. Ils s'y installèrent.

- Garçon, cria Lucien, deux bocks, la Voix du Peuple et de quoi écrire.

Marius, le garçon anarchiste par hérédité, voulut bien exécuter la commande avec un fin sourire à l'adresse de Lucien et quelques considérations oiseuses sur la vanité d'une clientèle puérile qui se perdait en des vacances perpétuelles. Pour conclure, il ajouta :

- Monsieur Lucien, que pensez-vous de la situation en général ?
- De la situation en général ? Je m'en moque, mais j'ai l'impression, dit Lucien, que si nous pénétrions dans ce chapeau boule, des révélations d'une nature particulièrement grave ne manqueraient pas d'influencer nos destinées. Mais à quoi cela servirait-il ? Nos destinées sont déjà suffisamment influencées sans que nous allions encore à la légère interroger une pythie de mercure qui fait la pluie et le beau



Ils avaient soif. La terrasse du Liégeois était déserte. Ils s'y installèrent.

- Garçon, cria Lucien, deux bocks, la Voix du Peuple et de quoi écrire.

Marius, le garçon anarchiste par hérédité, voulut bien exécuter la commande avec un fin sourire à l'adresse de Lucien et quelques considérations oiseuses sur la vanité d'une clientèle puérile qui se perdait en des vacances perpétuelles. Pour conclure, il ajouta :

- Monsieur Lucien, que pensez-vous de la situation en général ?
- De la situation en général ? Je m'en moque, mais j'ai l'impression, dit Lucien, que si nous pénétrions dans ce chapeau boule, des révélations d'une nature particulièrement grave ne manqueraient pas d'influencer nos destinées. Mais à quoi cela servirait-il ? Nos destinées sont déjà suffisamment influencées sans que nous allions encore à la légère interroger une pythie de mercure qui fait la pluie et le beau

temps pour le plaisir. Et s'accrochant à sa pensée, Lucien répéta : pour le plaisir, pour quel plaisir ?

- Pour le plaisir de faire l'amour et de nous y perdre, dit Noémie. Je suis venue pour me perdre sans esprit de retour, avec toi, sans toi ou contre toi. Maman est jalouse. C'est un signe auquel je dois obéir. Je suis venue. J'ai vu des quantités de cadavres aux blessures apparentes ou cachées qui ne donnaient pas de sang. Moi, j'ai et je veux du sang. Je veux en prendre ou en donner. Lucien, veux-tu m'aimer ?

- Ne sois pas si impatiente de déclencher l'irréparable. Laisse couler cette matinée de fraîcheur. L'heure n'est pas encore chargée. Je n'ai pas lu les journaux, comment veux-tu que je sois attentif à tes emportements ? Lorsque j'aurai rédigé mentalement ou par écrit ma lettre quotidienne d'injures, lorsque les papillons que tu vois sur le chapeau boule joueront aux dessins animés, lorsqu'enfin la remorque des tramways sera un peu ivre, je chanterai :

« C'est fleur bleue » en pensant à une nuit historique et mon esprit commencera à secouer une torpeur étrange que tantôt je t'avais dissimulée.

- Lucien, je ne te reconnais pas, mais je suis obligée de m'incliner devant les aberrations d'une pensée dont je n'avais jamais retenu la couleur mauve.
- As-tu remarqué aujourd'hui sur ton chemin les sifflets de paille tressée ?
- Oui, mais où veux-tu en venir ? Je trouve ta question déplacée.
- Si tu veux. N'en parlons plus. Mais tu m'étonnes d'avoir pu soupçonner que la couleur de mes pensées était mauve. Serais-tu jalouse ?
- A propos, en débarquant à la gare de Bouvy, n'as-tu pas remarqué la présence d'un cloporte géant de l'espèce appelée « Cloportus vulgaris » ? La présence de ce curieux animal vient d'être signalée à l'attention des copains

par Chandail des Hirondelles.

- De qui parles-tu ?
- De Chandail des Hirondelles, un copain qui monte perpétuellement la garde devant la civilisation.
- Y a-t-il longtemps qu'il monte cette garde ?
- Cela fait bien quelques lustres. C'est un original. Il se fait toujours remarquer par des excentricités qui le conduiront loin.
- Qui le conduiront où ?
- Dans un ballon de velours bleu.

Pendant que ce dialogue se déroulait avec une précision implacable, torturant d'une façon lan-

cinante le cœur de Noémie qui était venu pour l'amour et non pas pour se sentir happée dans un engrenage de considérations objectives, Marius, sur un signe de Lucien, remplit les verres.

Soudain, incommodé sans doute par la circulation qui était devenue de plus en plus dense en cette matinée de fraîcheur qui achevait de vivre, un papillon, quittant le chapeau boule, vint se poser sur l'épaule de Noémie. Celle-ci ne parut pas s'émouvoir de la présence du papillon que Lucien baptisa immédiatement du nom de Joseph.

La présence de Joseph eut un effet inattendu. Lucien, pour la première fois, eut son attention concentrée sur Noémie qu'à vrai dire il n'avait jamais bien examinée. Elle avait les yeux bleus, louchant d'ailleurs avec une bonne volonté désarmante qui donnait à son genre de beauté un charme équivoque. Ses cheveux, arbitrairement coiffés, juraient délicatement avec un maquillage de danseuse étoile. Ses jambes étaient

normales et belles. Les seins étaient d'une petite fille de douze ans. Quant à la toilette, du chapeau jusques aux chaussures, en passant par les bagues et la sacoche, elle était rigoureusement verte. En conclusion, elle était présentable et de nature à faire errer des réflexions désobligeantes sur les lèvres repues des bourgeois jaloux.

Son âme devait être héraldique et complexe.

Mais Lucien se dit que pour l'instant son examen était suffisamment poussé. Les problèmes de l'âme, il les approfondissait vers les trois heures du matin.

- Noémie, je pourrai t'aimer, dit Lucien. Quel est ton livre de chevet ?
- De quoi veux-tu parler ?
- Du livre que tu lis d'une main.
- De quelle main ?
- De la dernière main. A titre documentaire, je

te signale que l'onanisme à domicile est incurable.

- Et s'il me plaît à moi d'être incurable ?

▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪

(Achille Chavée)

▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪ ▪

La conversation allait de nouveau mal tourner lorsque le papillon s'interposa brusquement en disant d'une voix flûtée :

- Que diriez-vous, chers amis, d'une visite détaillée de ce monument élevé à l'insolence sur lequel, avec mes congénères moins favorisés par la fortune, je butinais tout à l'heure en attendant votre arrivée ? J'ai la clé du bâtiment. Suivez-moi, je vais vous montrer le chemin.

Sur ces mots, il s'envola gracieusement et à la grande stupéfaction de Noémie et de Lucien, se dirigea vers le fond du café. Ils le suivirent aussitôt et, profitant de l'inattention générale, pénétrèrent avec lui dans l'escalier de la cave.

- Mais il est complètement fou, s'exclama Noémie, prête à rebrousser chemin.

Cependant, le papillon s'était posé sur une vieille porte aux planches disjointes et, battant des ailes avec force, semblait indiquer la poignée que l'on distinguait mal à cause de l'obs-



La conversation allait de nouveau mal tourner lorsque le papillon s'interposa brusquement en disant d'une voix flûtée :

- Que diriez-vous, chers amis, d'une visite détaillée de ce monument élevé à l'insolence sur lequel, avec mes congénères moins favorisés par la fortune, je butinais tout à l'heure en attendant votre arrivée ? J'ai la clé du bâtiment. Suivez-moi, je vais vous montrer le chemin.

Sur ces mots, il s'envola gracieusement et à la grande stupéfaction de Noémie et de Lucien, se dirigea vers le fond du café. Ils le suivirent aussitôt et, profitant de l'inattention générale, pénétrèrent avec lui dans l'escalier de la cave.

- Mais il est complètement fou, s'exclama Noémie, prête à rebrousser chemin.

Cependant, le papillon s'était posé sur une vieille porte aux planches disjointes et, battant des ailes avec force, semblait indiquer la poignée que l'on distinguait mal à cause de l'obs-

curité.

Au premier effort de Lucien elle s'ouvrit sur un long couloir dont les murs tapissés de vers luisants répandaient cette étrange clarté que l'on n'aperçoit que de loin en loin, au moment des évasions. En même temps, Lucien et Noémie sentirent passer sur leurs tempes le vent léger de l'aventure et, tandis qu'ils s'engageaient dans le couloir, au-dessus de leurs têtes, le grondement sourd d'un tramway leur révéla qu'ils étaient déjà sous la chaussée.

Ils dirent mentalement adieu à ce monde insipide qu'ils venaient de quitter et se trouvèrent bientôt au pied d'un escalier en colimaçon extraordinairement étroit. Ils le gravirent en silence et pénétrèrent soudain dans une immense pièce ovoïde au centre de laquelle un homme assis - mais était-ce bien un homme, n'était-ce pas plutôt un génie - était entièrement absorbé par la lecture d'un exemplaire unique des « Mystères du Château d'Udolf » écrit à la main sur peau de jeune fille.

- Les voici, dit simplement le papillon en se posant avec grâce sur la volute immobile d'un cigare de haut luxe qui achevait de se consumer.

A ces mots, le génie parut sortir d'un rêve, et tandis qu'il se levait avec lenteur, Lucien remarqua la blancheur du front finement ridé par les intempéries de la pensée pendant que Noémie se demandait avec angoisse si l'être qu'elle avait sous les yeux avait jamais éprouvé le besoin de faire l'amour.

- Je suis ravi de vous connaître, leur dit-il d'un ton exquisément fatigué, mais que diable venez-vous faire ici ?

Lucien désigna le papillon d'un index timide.

- Je vois, je vois, poursuivit le génie, comme parlant à lui-même, Joseph est décidément incorrigible, mais enfin, puisque vous êtes ici, sachez, jeunes gens, que je suis celui dont vous avez peut-être entendu parler, je suis l'AMBASSADEUR DU MERVEILLEUX.

Les voici dit simplement le papillon en se
posant avec grâce sur la volute immobilité d'un
cigare de haut luxe au-dessus de sa cendre
d'écume.

Le papillon est un insecte qui vit dans les
champs et les jardins. Il est très commun
et on le voit partout. Il est très agréable
à regarder et il est très utile. Il se nourrit
de nectar et de pollen.

Le papillon est un insecte qui vit dans les
champs et les jardins. Il est très commun
et on le voit partout. Il est très agréable
à regarder et il est très utile. Il se nourrit
de nectar et de pollen.

Le papillon est un insecte qui vit dans les
champs et les jardins. Il est très commun
et on le voit partout. Il est très agréable
à regarder et il est très utile. Il se nourrit
de nectar et de pollen.

.....

(Fernand Dumont)

.....

AU DRAPEAU BLANC

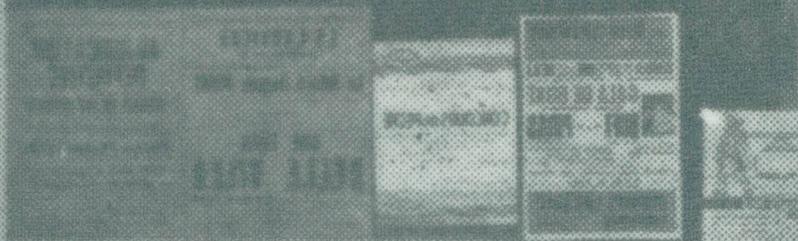
Au Drapeau Blanc

A collage of several small, overlapping newspaper advertisements or notices. The text is mostly illegible due to the small size and overlapping nature of the items. Some visible words include "GALLIE", "CONCERNANT", "BELLE VILLE", and "ALLOCATION".

à continuer

AU DRAPÉAU BLANC

Au Drapeau
Blanc



(Fernand Dumont)

à continuer

Il a été tiré de cet ouvrage mille exemplaires
numérotés de 1 à 1000.

Exemplaire

D/1979/0799/8

Le Daily-Bul, 29, rue Jules Thiriar

B - 7100 La Louvière

Edition originale

Le Daily-Bul